

QUAI FRANÇOIS-MAURIAC, 25 NOVEMBRE 1998-29 JANVIER 1999

[Benoît Melançon](#)

Gallimard | « Le Débat »

1999/3 n° 105 | pages 152 à 156

ISSN 0246-2346

ISBN 9782070756070

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-le-debat-1999-3-page-152.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Gallimard.

© Gallimard. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Benoît Melançon

Quai François-Mauriac, 25 novembre 1998-29 janvier 1999

I

Le chercheur, tel que se l'imaginent les concepteurs du site Tolbiac de la Bibliothèque nationale de France, est une bien étrange créature. Il ne laisse derrière lui ni brouillons ni notes : aucune corbeille dans les salles de lecture. Il ne doit jamais se défaire de sa montre : on a oublié les pendules. Il ne boit pas d'eau : pas une fontaine dans l'édifice. S'il apprécie la randonnée — on le force à l'apprécier, gigantisme oblige —, c'est à l'intérieur : d'un lieu au suivant, il parcourt des dizaines ou des centaines de mètres, sa carte d'abonné à la main, et l'entrée du jardin lui est interdite. (Il est vrai que l'allure des arbres qu'on y a plantés, soutenus par de complexes réseaux de câbles, n'invite pas à la flânerie.) La convivialité n'est pas son fort. S'il veut se restaurer sur place, il se contente de cafétérias petites et mal adaptées. (Qu'est-ce qui a pu le prédestiner à s'alimenter assis dans des fauteuils trop bas ?) S'il choisit plutôt d'aller explorer les alentours, c'est à ses risques et périls : comme

son temps est compté et qu'on le menace de lui retirer sa place s'il s'attarde, il doit courir de la bibliothèque au café, et *vice versa*, et manger à la hâte. Cet itinérant culturel doit laisser au vestiaire ses signes distinctifs, notamment sa serviette : démocratique, le chercheur range ses petites affaires dans des sacs en plastique ou dans un porte-documents microscopique, identiques pour tous. Non seulement il lui manque plusieurs choses — de l'air, du temps, des objets qu'il croyait indispensables —, mais il doit encore se méfier de son environnement : quelques-uns de ses congénères se sont blessés en fonçant dans les omniprésentes parois vitrées ou en glissant sur les marches de ce mausolée du savoir. Tout cela l'aura obligé à développer sa ruse, pour boire, pour manger, pour travailler, pour se déplacer, pour survivre, voire pour simplement obtenir sa carte de lecteur (paradoxe : il vaut mieux s'adresser rue de Richelieu !).

Les nouveaux locaux ont aussi permis de mettre en lumière une facette méconnue de sa nature : le chercheur a intérêt à être insensible au

Benoît Melançon enseigne la littérature française du XVIII^e siècle à l'université de Montréal. Il est l'auteur de *Diderot épistolier. Contribution à une poétique de la lettre familière au XVIII^e siècle* (1996) et de *Sevigne@Internet. Remarques sur le courrier électronique et la lettre* (1996).

bruit. Les salles de lecture n'étant séparées des aires où l'on circule que par des demi-murs, les conversations voltigent librement des unes aux autres. Les échanges ont souvent pour support cette calamité qu'est le téléphone cellulaire : il sonne dans les salles, dérangeant tout un chacun ; une fois repêché par son propriétaire au fond d'un sac sans fond, il l'entraîne magnétiquement hors de la salle, dans le corridor, d'où la conversation revient, puisque rien ne sépare efficacement les espaces. Devra-t-on faire dorénavant comme à la Comédie-Française et enjoindre aux lecteurs de débrancher leur téléphone avant le début du spectacle (de la lecture) ? Si la responsabilité de cette situation incombe à l'architecte, il n'en va pas de même pour la mise en place des hémicycles. Que le terme soit inapproprié importe peu : la postérité finira sûrement par comprendre, non sans étonnement devant cet archaïsme, que les tables rectangulaires réservées à la consultation des ouvrages fragiles s'appelaient « hémicycles », quai François-Mauriac, en souvenir du bon vieux temps, rue de Richelieu, où la salle destinée à cette fin avait la forme d'un demi-cercle. On est cependant fort marri, dès aujourd'hui, que les pires places soient celles de cet hémicycle prétendu : on y suit en première ligne les échanges, quand ce ne sont pas les algarades, entre bibliothécaires, entre lecteurs, entre bibliothécaires et lecteurs, au téléphone ou de vive voix, puisque ces tables jouxtent les comptoirs où sont communiqués les ouvrages et où les pauvres employés s'escriment à tenir le paquebot à flot. Personne ne paraît s'être souvenu que la pensée exige un peu de calme. (Ceci encore, sur les hémicycles : les raisons qui expliquent l'attribution d'une de ces places maudites échappent à toute logique.)

Heureusement, il y a les livres.

II

En fait, il *devrait* y avoir les livres.

On pourrait déplorer *ad infinitum* que les utilisateurs du site François-Mitterrand aient servi de cobayes à ceux qui avaient pour mission de leur faciliter la tâche. C'était le monde à l'envers et une grossière erreur de mise en place, mais il est trop tard : le mal est fait. On pourrait, de même, se scandaliser de l'impossibilité d'obtenir les ouvrages demandés le jour même, sauf s'ils se trouvent en accès libre. On dit que cela sera corrigé, à terme. On pourrait se plaindre de la lenteur des acquisitions et du catalogage. Jusqu'à preuve du contraire, la situation n'est pas pire qu'elle n'était.

Là où les choses deviennent gênantes, c'est quand des livres que l'on sait être à la Bibliothèque nationale ne peuvent pas ou plus être lus. Tel jour, la réponse à une demande de consultation sera un sibyllin « compactus bloqué ». Qu'est-ce à dire ? Que les rayonnages réputés ménager l'espace de rangement refusent de rendre leur contenu ! L'on est alors invité à revenir, non pas quelques heures, mais quelques jours plus tard, car lesdits compactus ne peuvent pas être débloqués sans aide extérieure. Pis : sans explication, on se fera annoncer qu'un livre est « incommunicable ». Cela a été prévu — ce qui n'est pas sans inquiéter — et des formulaires de « demande exceptionnelle » attendent le chercheur patient — et de la patience il lui faudra, s'il a le malheur de présenter sa demande dans une salle qui n'abrite pas le document qu'il souhaite voir. Par ailleurs, des titres ont été rayés du catalogue informatique. Si l'on connaît la cote de ce dont on a besoin, cote notée à l'ancienne Bibliothèque nationale ou relevée dans ses catalogues, il y a de l'espoir. Sinon... Qui vient de la province ou de l'étranger pour de longs séjours,

ou qui habite Paris, arrivera probablement à ses fins, malgré ces embûches multiples, s'il a élaboré avec soin sa stratégie de recherche ; le chercheur de passage, lui, risque d'avoir perdu son temps et son argent.

III

Pour lire les ouvrages de la Bibliothèque nationale, il faut les localiser. Nouvelle difficulté.

Soit le cas suivant : un ouvrage se trouvait rue de Richelieu mais a disparu du catalogue B.N. Opale Plus, le mal-nommé, successeur de B.N. Opale. Comment mettre la main dessus ? En fouillant dans les catalogues imprimés, si l'ouvrage n'est pas récent, puis en le commandant par sa cote, si le module de réservation daigne la reconnaître, ce qui n'est pas toujours le cas. En interrogeant l'ancien catalogue, B.N. Opale, accessible, du moins pour l'instant, en salle de lecture à partir de certains terminaux, puis en commandant l'ouvrage par sa cote. En allant voir dans un catalogue distinct de B.N. Opale Plus si ce que l'on veut lire n'est pas désormais offert en accès libre, soit en haut-de-jardin, soit en rez-de-jardin, puisque les imprimés de ce type sont répertoriés dans un catalogue à eux. Cela est inutilement compliqué ? Oui. Cela s'apparente plus à un parcours du combattant qu'à une activité intellectuelle ? Oui. On ne pouvait pas échapper à cela en migrant d'un site à l'autre ? Si : on pouvait et on devait. En ne simplifiant pas les choses, la Bibliothèque nationale de France cédait au premier des travers de la « mauvaise bibliothèque » énumérés par Umberto Eco dans *De Bibliotheca* (Caen, 1986) : « Les catalogues doivent être subdivisés au maximum. »

IV

Tout n'est pas infernal à la Bibliothèque nationale, mais même ce qui ne l'est pas soulève des problèmes.

Les familiers des bibliothèques nord-américaines y retrouvent des services inexistantes ou difficilement accessibles jusque-là, alors qu'ils sont communs chez eux : les postes informatiques branchés sur Internet et sur des banques de CD-Rom, par exemple, ouvrent la bibliothèque sur le monde. Ainsi, le chercheur de passage à Paris a la possibilité, grâce à ces postes, de consulter son courrier électronique, ce qui est bienvenu, mais la rumeur a couru à une époque que l'administration de la Bibliothèque essayait d'empêcher cette utilisation d'Internet. À qui diantre cela pouvait-il déplaire ? Pourquoi ? N'y avait-il pas des urgences plus graves à résoudre ? Voilà une vraie réussite à laquelle il ne faut pas toucher.

Les documents en accès libre facilitent les recherches ponctuelles (un nom, une date, un titre, etc.), et leur catalogue, Bibliopolis, est d'une remarquable efficacité (ce qui fait regretter d'autant les honteux dysfonctionnements de B.N. Opale Plus). C'est une nette amélioration. La non-inclusion de ce catalogue dans B.N. Opale Plus, doublé du caractère apparemment aléatoire de ses sélections et classements, force toutefois à émettre des réserves. D'une part, il est inadmissible que l'on puisse réussir un catalogue et rater complètement son voisin. D'autre part, on ne saisit pas la logique des choix de ceux qui gèrent cette collection. Pourquoi — c'est le dix-huitiémiste qui parle — avoir saucissonné les *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century* ? Des volumes sont en magasin, d'autres en accès libre (soit dans les ouvrages généraux, soit classés par siècle, puis par auteur). N'aurait-il pas

fallu profiter du déménagement pour les grouper ? Il s'agit d'une ressource au moins aussi importante que *La Revue des Deux Mondes*, présente en salle V. La question se pose pour les revues : il est indéniable que la consultation de quelques-unes sur les rayons en accès libre est précieuse pour le chercheur, mais sans qu'il comprenne pourquoi cette revue a été retenue plutôt que celle-là, et pourquoi ici (en haut-de-jardin) plutôt que là (en rez-de-jardin).

Les postes informatiques dotés d'un branchement à Internet proposent une sélection de signets combinés par discipline (il y en avait 1 600 en mars 1999). Voilà qui est très bien, à condition que la page d'accueil et les signets qu'elle recense soient mis à jour le plus souvent possible (ce n'est pas vraiment le cas actuellement) et que la vitesse de branchement soit satisfaisante (à la fin de 1998 et au début de 1999, elle ne l'était pas en période d'affluence, soit... presque toute la journée).

Il est réjouissant de voir se multiplier lecteurs de microfilms et de microfiches, et inquiétant. Réjouissant, car, quand les imprimés demandés sont incommunicables, il est bon de pouvoir se replier sur les microformes, nombreuses et transmises manuellement, ce qui évite les longues attentes. Inquiétant, parce que, dans de nombreux cas, une microforme ne convient pas : parcourir à l'écran les quatre tomes des *Cataractes de l'imagination, déluge de la scribomanie, vomissement littéraire, hémorragie encyclopédique, monstre des monstres*, de Jean-Marie Chassaignon (1779), ce n'est pas le lire ; un tel « monstre » demande qu'on le tienne entre ses mains. Or, l'injonction de recourir aux microformes se fait de plus en plus pressante à Tolbiac.

Un des aspects les moins agréables de la fréquentation de la salle Labrouste était qu'il fallait s'y rendre très tôt, à certaines époques de l'an-

née, si l'on voulait y avoir sa place. Les choses ont changé, grâce à l'accroissement du nombre de places et aux réservations informatiques et téléphoniques. Le système n'est cependant pas au point, et il est arrivé à plusieurs de se voir répondre qu'aucune place n'était libre dans une salle pourtant quasi vide. Les transactions manuelles n'avaient peut-être pas que des défauts.

V

Comment lever ces difficultés ?

Il faudra malheureusement apprendre à vivre avec quelques-unes. Le chercheur continuera à trotter, dedans comme dehors, à se prétendre sourd, à manger médiocrement et à s'user les yeux sur des microformes, en attendant le transfert des textes sur support informatique. L'architecte ayant manifestement refusé que son grand œuvre soit souillé de la moindre aspérité, on le voit mal ajouter des fontaines, disposer de-ci de-là des corbeilles, installer des pendules. Celui qui est parvenu à aménager des toilettes sans le moindre bouton, sans la plus petite manette, sans même de robinet, a érigé le lisse en esthétique. Pourquoi dénaturerait-il sa création ?

D'autres problèmes sont solubles, si l'on décide d'y investir les ressources nécessaires. On dénicherait des malles convenables et des fauteuils pensés pour les humains. On préviendrait consciencieusement les usagers des dangers de leur milieu. Avec beaucoup de patience et des moyens considérables, on créerait un catalogue unique, complet et facile d'utilisation, ainsi qu'un système de gestion des places cohérent. De même, on aura recours à la technologie, car elle existe, qui rend disponibles en tout temps et à une vitesse acceptable les ressources d'Internet. Les critères de sélection et de classement des imprimés en accès libre seront discutés et

Benoît Melançon
Quai François-Mauriac

revus avec, on le souhaite, les principaux intéressés.

Quoi qu'il en soit, il faudra résister à la nostalgie, regarder devant plutôt que derrière et développer des comportements originaux. N'est-ce pas ce à quoi, d'une certaine façon, les personnels de la Bibliothèque ont dû se plier ? Soumis

à des questions et récriminations sans fin, ils sont d'une courtoisie et d'une patience admirables, et dont on ne les aurait pas toujours soupçonnés. On aurait aimé se le faire rappeler autrement.

Benoît Melançon.